

Il y a quelques années, juste avant la guerre, elle jouait encore Jeanne d'Arc. Et le public se déplaçait pour aller la voir parce que Sarah Bernhardt sur scène a toujours été un choc. Le public sait bien qu'à la question de l'évêque, Jeanne d'Arc va répondre dix-neuf ans. Et ça n'a pas manqué, l'évêque a demandé d'une voix rauque : Quel âge avez-vous ? Sarah a répondu : Dix-neuf ans. Et elle a fait mouche, on se laisse avoir à chaque fois. Le coup a porté à tous les plexus, il a ricoché dans toutes les têtes. Alors le public s'est levé, groggy, un peu vacillant, et lui a fait une ovation. L'énergie qu'il faut pour dire j'ai dix-neuf ans quand on en a près de soixante-dix et qu'on flotte dans une informe robe de bure.

Je suis sûre qu'elle est encore capable de leur faire gober une chose pareille, d'empoigner mille personnes et de les malmenner jusqu'à leur faire admettre qu'elle a vraiment dix-neuf ans.

Comment est-ce possible ? Peut-être parce que ce public-là voit seulement le rôle et pas la personne alourdie et bancal qui le joue. Peut-être aussi que Sarah sait parfaitement jouer pour l'oreille. L'oreille peut presque tout supporter. Sauf qu'aujourd'hui la majeure partie du public n'a plus d'oreille pour

entendre l'impétuosité d'une voix, mais des yeux partout, des yeux plein la tête, des yeux à la place du ventre. Les yeux ne peuvent pas supporter d'entendre dire j'ai dix-neuf ans par une femme qui a déjà tellement vécu. Les yeux ressentent terriblement la discordance. Les yeux n'aiment pas ce qui leur rappelle leur petitesse. Ils sont sans imagination et sans beauté. En vérité les yeux n'y voient rien. Pour distinguer quelque chose d'un corps ils ont besoin que ce corps, ces seins, ces fesses soient enveloppés de la gélatine de la jeunesse. Et les fesses ne peuvent pas dire j'ai dix-neuf ans quand elles en ont soixante-dix. Alors les yeux se ferment en criant à l'imposture, ils clignent de rage et vont chercher ailleurs la gélatine dont ils ont besoin pour lubrifier leur pensée.

Mais elle, c'est Sarah Bernhardt, et le public a déjà oublié qu'on l'a amputée au-dessus du genou droit, que sa célèbre crinière a blanchi, que sa peau de cavalière a été distendue par les liftings, que son sang et ses reins sont bouffés par l'urée.

Le public vient pour la lumière. Pour un choc de lumière. Pour encaisser des coups de lumière animale quand s'ouvre le rideau jaune de son théâtre. Pour se faire taper dessus, se faire foudroyer par Sarah Bernhardt. Au théâtre la lumière est lente. Elle met parfois des années pour passer la rampe mais quand elle l'a passée une fois, deux fois, cent fois, elle se déverse ensuite sans compter. Et même si la source de cette lumière s'est presque éteinte, elle continue pourtant de se répandre, comme celle qui vient des étoiles et touche les yeux humains seulement après que l'étoile est morte. Sarah est une spécialiste de cette lumière d'étoile à viscosité de lave, et je pense que son génie consiste à conserver indéfiniment, à

cumuler et à transmettre à la demande les étincelles qu'elle a émises un demi-siècle auparavant, gardées intactes par on ne sait quel tour de passe-passe, et à leur faire passer la rampe plus sûrement que les autres comédiens qui eux en sont absolument incapables. De pauvres bêtes à silex qui produisent avec effort leur flamme infime aussitôt qu'on a frappé les trois coups.

Sarah est une castagne de lumière. Pourquoi se déplacer sinon ? Pourquoi serait-on venu l'applaudir en 1900 quand, à cinquante-six ans, elle avait glissé des collants blancs dans des bottes de peau et endossé un uniforme d'officier pour jouer un gosse même pas majeur, l'Aiglon, le fils tubard de Napoléon et de Marie-Louise, le petit duc de Reichstadt dans sa prison dorée de Schönbrunn ? À soixante, elle traînait derrière elle des amants deux fois plus jeunes que son propre fils, mais elle jouait quand même Phèdre, et on y croyait, à ses états d'âme, comme quoi elle se sentait un monstre parce qu'elle était tombée amoureuse du maigre rejeton que son mari avait eu avec une Amazone.

Et ce n'est pas fini, avec elle ce ne sera jamais fini, elle aimerait étudier le jeu d'une bête qui nage, d'un léopard en pleine course, d'une cathédrale même, parce qu'elle est capable aussi de faire parler les pierres, et son idéal est de renverser son public, comme ça, d'une simple torsion du poignet, de lui asséner un feu continu de syllabes en vociférant à balles réelles.

Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi fort. Je veux qu'elle ait toujours cette puissance.